

Mon œil

Regard masculin sur quelques liens entre art et féminisme

Emmanuel Grez



Nicole Eisenman, *Grenoble Airport*, 1997 (détail)

Il peut paraître dommageable qu'un texte sur quelques liens entre l'art et le féminisme soit écrit par un garçon, qu'encore un œil masculin se penche sur le corps des femmes. Une fois de plus, l'homme regarde, essaie de comprendre, fait mine de savoir, explique et parle. *À la place de*. Que ce soit à propos des rapports de sexe, ou de tout rapport social, quoi qu'il dise, la parole du dominant reste la voix du pouvoir, et le conforte à sa place de dominant : homme, blanc, hétérosexuel, monogame, humain, etc. Pourtant, je pense que des hommes non seulement peuvent entendre et même relayer des discours remettant en cause certains ordres sociaux, et donc leur propre rôle social – bien que ce ne soit pas dans notre *intérêt* –, mais aussi peuvent apporter des analyses complémentaires ; sachant que, d'une part, tous les hommes ne se sont pas sentis à l'aise dans *la maison des hommes*¹, et que, d'autre part, certains points, comme l'importance de la violence dans la construction de la masculinité, ne peuvent être réellement perçus que par des « mecs »². De la même manière que seules les femmes savent et peuvent parler de la douleur et de la mort, lors et après un viol³ : on ne peut faire l'économie du *ressenti* dans le discours, l'oppression s'inscrit avant tout dans la *chair*. Et l'identification à la chair, degré zéro du « corps » socialisé, est forcément *générée* : il ne peut y avoir de point neutre du discours, de point de vue démasculinisé ou déféminisé, *quoique je dise, je suis et resterai un homme*, donc du « bon côté de la barrière ».

Mon propos n'est pas de savoir s'il existe un « art féministe », ni de dire ce qu'il pourrait être, encore moins d'en établir une typologie⁴. Il n'y a pas d'œuvres au service d'une *idéologie* féministe, mais des acquis théoriques féministes ont été pris en compte par de nombreuses artistes, et certaines recherches visuelles ont enrichi en retour ces réflexions : l'écrit⁵ ne suffit parfois pas. À chaque fois que des femmes prennent la parole (*publiquement*, hors de la cuisine), cela dérange... des hommes. Intervention, ingérence dans

1 – Cf. Maurice Godelier, *La Production des grands hommes*, Paris, Fayard, 1982. Pas question évidemment ici de pleurnicher sur mon sort éventuel de *victime-moi-aussi-du-patriarcat*, la réalité reste la domination du groupe social des hommes sur celui des femmes et des « non-hommes » (pédés, travelllos, transsexuels, etc.). Cf. Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais (sous la direction de), *La Peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB éditeur, 1994.

2 – Cf. Daniel Welzer-Lang, avec la collaboration de Françoise Roux, *Les Hommes violents*, Paris, Indigo et Côté-femmes éditions, 1996.

3 – N'oublions pas que des hommes aussi sont victimes de viols, victimes de l'homophobie : environ 10% des agressions sexuelles sont commises sur des hommes, par des hommes – moins de 1% par des femmes.

4 – Pour cela, je vous invite à consulter les travaux de Laura Cottingham. Voir bibliographie en fin d'article.

5 – La littérature féministe a été abondante dans les années 60 et 70 : revues, livres, tracts, affiches, etc. Aujourd'hui encore, malgré un net désintérêt du « public » pour ces réflexions, de nombreux écrits voient régulièrement le jour. Il suffit de les trouver !

6 – J’insiste sur le fait que le recours à *la nature-fait-quand-même-bien-les-choses* est, finalement, l’unique justification de la plupart des ordres sociaux exclusifs : sexisme, homophobie, racisme, âgisme, spécisme, etc. La nature, comme l’humanisme, est avant tout une question de foi, de croyance, de religion – le *naturalisme* : quelque chose en tout cas qu’on n’explique pas, une *évidence*. Je vous renvoie à la lecture essentielle, pour toute réflexion antinaturaliste, de Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L’idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992 ; et Clément Rosset, *L’Anti-nature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973.

7 – Cf. Yves Michaud (sous la direction de), *Féminisme, art et histoire de l’art*, Paris, École nationale supérieure des beaux-arts, 1994. D’ailleurs, dans ce numéro de *Quasimodo*, la majorité des articles a été écrite par des hommes, sur des hommes.

8 – Créée à New-York en 1972 par une vingtaine de femmes, la galerie coopérative A.I.R. exposa, sans but lucratif (*laissons la production et le profit aux hommes*), dans les années 70, la plupart des artistes dites féministes. À la même époque, le *LA Women’s building* fonctionna pareillement à Los Angeles.

9 – On est bien ici cet indéfini typiquement masculin-qui-l’emporte-sur-le-féminin.

10 – Cf. Jean-Claude Kaufmann, *Corps de femmes, regards d’hommes. Sociologie des seins nus*, Paris, Nathan, 1995.

l’ordre du discours dominant, tellement peu *naturelle* ⁶ que finalement la seule oreille qu’on y prête est plus étonnée, voire amusée, qu’attentive : qu’entendons-nous et qu’attendons-nous des femmes ?

Je dirai qu’un art serait *féministe* dès lors que se pose la question de la réappropriation, *par des femmes*, d’une parole majoritairement masculine, d’un usage de la parole qui ne serait plus le vecteur d’une discrimination systématique.

C’est aussi considérer que parler, ou montrer, est forcément un *acte*, jamais gratuit : croire qu’une parole n’*implique* pas conforte ceux qui ont tout intérêt à parler *à la place de*. L’art, comme tout langage, a essentiellement été masculin. Son histoire a aussi été écrite par des hommes ⁷. Pour des hommes, puisque tout se paye et que ce sont les hommes qui, aussi, font l’économie de ce monde.

Des femmes, donc, non seulement se proclament artistes, mais aussi créent des lieux pour (s’) exposer à d’autres femmes ⁸ – condition *sine qua non* pour ne pas laisser, une fois de plus, les hommes contrôler ce que les femmes disent... *où va-t-on* ⁹ ?

L’art dit féministe, ça peut être également la construction d’un regard de femme sur le corps de la femme, *des femmes* plutôt, traditionnellement propriété du regard masculin ¹⁰.

« – Et alors, ça leur sert à quoi ?

– Et bien, je viens de te le dire, elles essaieraient de nous montrer qu’elles peuvent très bien le faire sans nous ! Elles, elles le savent, mais nous, on met du temps à comprendre, apparemment.

– *Le faire sans nous* ? Tu voudrais dire, un peu comme des lesbiennes ? Mais c’est dégueulasse, et nous là-dedans ? »

Oui-oui, « *un peu comme des lesbiennes* », le corps féminin semblerait inspirer plus d’une femme, autrement que dans une logique de concurrence (encore une *valeur* masculine ?) : les hommes attendent des femmes qu’elles soient les plus belles, *pour eux*. Alors Dieu créa la publicité pour les déodorants et les épilateurs de tout poil.



Nicole Gravier, *Publicité*, 1978

Il s'agit ici simplement d'affirmer que (le corps de) la femme existe aussi *sans le regard de l'homme*, même dans une perspective sexuelle. Où tout cela devient acte de résistance, quotidiennement, à un ordre de domination, le patriarcat ; bien au-delà d'une simple description des conditions sociales des femmes.

Viols, violences, avortement, sexualités, travail domestique, etc. : le corps est bien au centre de la plupart des revendications féministes, depuis une quarantaine d'années (les hommes remercient d'ailleurs ces « féministes » qui ne voient dans les rapports sociaux de sexe qu'un problème de « parité » ou d'inégalité de salaires...). Lieu et enjeu du pouvoir mâle, le corps féminin n'a jamais été qu'un objet de sexage, propriété exclusive des hommes, scientifiques, artistes, maris ou amants... C'est bien le corps qui fait la femme, mais aussi le nègre, le pédé ou le chien. Un/e dominé/e, c'est avant tout quelqu'un/e qui se repère facilement comme dominé/e. Un dominant⁹ sait reconnaître un/e dominé/e du premier coup d'œil ; le premier rapport social est bien le regard, bien avant la parole ou la relation sexuelle. Il en est souvent la véritable structure « géopolitique ». Les divers processus de stigmatisations recourent encore une fois à la nature : couleur de la peau, sexe de la personne.

Le corps de la femme existe-t-il sans le regard de l'homme ? D'ailleurs, la femme existe-t-elle sans (le regard de) l'homme ?

Le regard peut être un puissant outil de contrôle, il sait être l'œil du pouvoir¹⁰ – peintres-médecins-et-maris nous l'ont prouvé depuis que peinture-médecine-et-mariage existent –, véritable instrument de maîtrise de l'espace : encadrement physique, rigoureux, net et sans bavure, isolement du corps de son substrat social, il n'y a plus que lui (elle) et moi, et où qu'il (elle) bouge je le (la) vois – *il (elle) ne m'échappera pas*. La vision d'une femme se réduit à l'image de son corps, corps sans parole, sans mouvement, excepté sexuel. Le regard, masculin, est tout autant expression que vecteur de l'oppression patriarcale. La violence n'est jamais loin du regard, la possession et la pénétration non plus¹¹ (ah, « déshabiller les filles du regard » !) : le seul intérêt pris en compte est celui de l'homme – son plaisir, son imaginaire érotique. Le regard alimente tous ses fantasmes. Que des femmes utilisent leur corps, le mettent à nu, alors qu'aucun homme ne le leur a « demandé », ce n'est pas très nor-mâle, ce n'est pas très *naturel*.

Lorsque Valie Export propose, *offre* son corps aux mains des hommes¹², c'est le regard masculin

9 – Pas de féminisation ici, on est sûr pour ce genre de terme que le masculin l'emporte haut la main sur le féminin.

10 – Cf. Michel Foucault, « L'œil du pouvoir », entretien avec Michelle Perrot, in Jeremy Bentham, *Le Panoptique*, Paris, Éditions Pierre Belfond, 1977. Certains travaux de l'historien ont récemment été mis en cause (enfin ?) : J. Néron, « Foucault, l'histoire de la sexualité et l'occultation de l'oppression des femmes », in *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 17, n° 4, « Momies et "mommies" : mysogynie de Foucault et politique maternelle », 1996.

11 – Cf. Françoise Collin, « Le corps v(i)olé », in *Cahiers du GRIF*, n° 3, juin 1974.

12 – En 1973, Valie Export propose aux hommes dans des rues de Vienne de toucher son corps, nu, enfermé dans une boîte en carton, caché derrière un rideau.



Les avantages d'être une artiste femme :

Travailler sans la pression du succès

Ne pas avoir à exposer avec des hommes

Pouvoir vous échapper du monde de l'art
avec vos quatre autres petits boulots

Savoir qu'on ne parlera pas de vous avant vos 80 ans

Être rassurée : quel que soit le style de vos œuvres,
ce sera toujours de l'art « féminin »

Ne pas être coincée comme titulaire d'un poste d'enseignement

Voir vos idées reprises dans d'autres œuvres

Avoir l'occasion de choisir entre carrière et maternité

Ne pas devoir fumer ces énormes cigares
ou peindre en costume italien

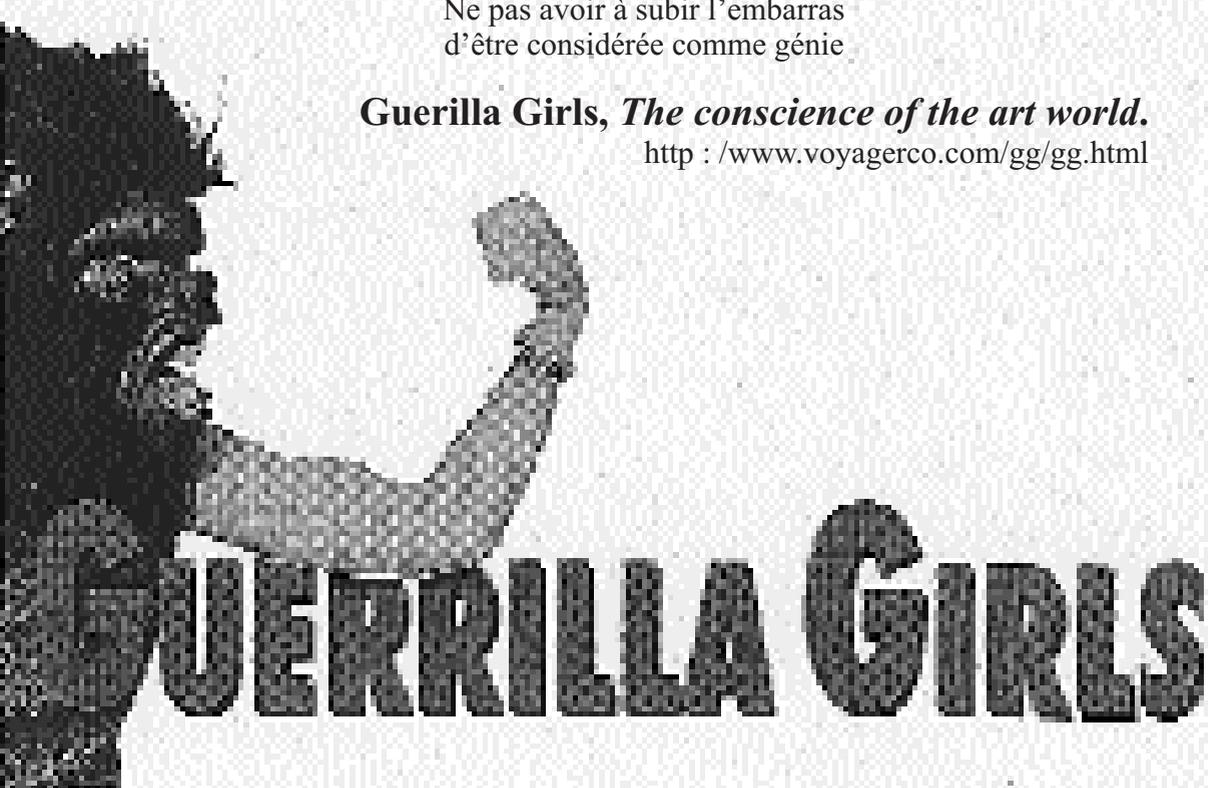
Avoir plus de temps pour travailler après que votre compagnon
vous ait jetée pour quelqu'un de plus jeune

Figurer dans les versions révisées de l'histoire de l'art

Ne pas avoir à subir l'embarras
d'être considérée comme génie

Guerilla Girls, *The conscience of the art world.*

[http : /www.voyagerco.com/gg/gg.html](http://www.voyagerco.com/gg/gg.html)



qui est bousculé, c'est-à-dire l'ordre dominant relationnel. Le regard est possible parce qu'il n'y a « pas touche », le regard est autant une appropriation qu'une mise à distance, une mise en *respect* de l'autre : il s'agit d'abord de *se* préserver un espace identitaire en se construisant un/e autre, différent/e. On est ici en pleine logique du tout-individu, qui n'existe que parce que l'autre n'est pas comme lui, ne lui est pas *égal* ; dès que l'autre commence à lui *ressembler* – quand ses intérêts deviennent similaires, l'altérité, la *petite* différence, devient un danger. Le sexisme, le racisme, l'homophobie sont plus l'expression de la peur que l'autre ne me devienne semblable, qu'il gagne en *invisibilité* ¹³. Peur que l'étranger ne prenne mon pain, mon travail, ma femme.

À l'instar de la négritude, l'art dit féministe s'attaque non seulement à l'idée de la *féminité* – ce qu'attendent les hommes de *la* femme ? –, mais à l'idée même d'*image*, reflet immobile, figé, déterminé, sans surprise, naturel et donc bien pratique, peu encombrant, de la place laissée aux femmes.

Et pour parler (quand même) de quelques artistes, je me contenterai d'une rapide énumération d'usages *pas-très-comme-il-faudrait* du corps féminin : Gina Pane s'entaille diversement le corps (*Action Sentimentale*, 1973 ; *Discours mou et mat*, 1975), Hanna Wilke ose se montrer vieille et malade (*July 26*, 1992), Adrian Piper se travestit en mâle noir et interpelle les passant/e-s de sa voix de femme (*The Mythic Being*, 1972), Carolee Schneeman filme ses partouzes (*Meat Joy*, 1964) et extrait de son vagin le texte, « matière » même de ses interventions (*Interior Scroll*, 1975), Valie Export se tatoue une jarretière sur la cuisse droite (*Body Sign Action*, 1970), Judy Chicago exhibe ses tampons usagés dans sa salle de bains (*Menstruation Bathroom*, 1971), Elke Krystufek se photographie toute nue, toute crue, dans sa cuisine (1994), Inez van Lamsweerde retouche des mannequins de femmes sans sexe ni têtens (*Thank you Thighmaster*, 1993), Kiki Smith n'en finit plus de perdre son sang (*Train*, 1993), Annica Karlsson-Rixon développe informatiquement un généreux système pileux sur son torse digitalisé (*Transgressed Identity*, 1994), Marie-Ange Guilleminot se taille de bien jolies robes (1992), et les Guerilla Girls ne sont jamais contentes, on les comprend bien !

Emmanuel Grez

garçon

13 - La phobie du métissage et le souvenir de la vieille France sont les moteurs de certains discours, comme celui de la nouvelle-droite, dont les « penseurs » essaient de donner bonne figure auprès de certains « intellectuels » en créant d'autres termes, « ethno-différentialisme » pour « racisme » par exemple, et en critiquant ouvertement Le Pen, comme si l'extrême droite se réduisait au Front National. Gare aux loupes !

« Il n'y a qu'une manière d'être
féministe aujourd'hui pour un homme,
c'est de se taire enfin sur la féminité.
C'est de laisser parler les femmes. »

Benoîte Groult, *Le Féminisme au masculin.*
Utopie d'hier, réalité d'aujourd'hui,
Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1977, p. 11.



Bloc Notes, n° 10, « Des féminités », septembre-octobre 1995

Bloc Notes, n° 11, « Extrêmes beautés », janvier-février 1996

Les Cahiers du GRIF, *Le Corps des femmes*, Bruxelles,
Complexe, 1992

Les Cahiers du GRIF, *Le Langage des femmes*,
Bruxelles, Complexe, 1992

Dis moi qui est la plus belle, actes du colloque organisé en 1988
au Centre culturel de la communauté française Wallonie-Bruxelles,
Bruxelles, Éditions du Botanique/Les cahiers du GRIF, 1989

Laura Cottingham (sous la direction de), *Vraiment, féminisme et art*,
Grenoble, Le Magasin, 1997

Laura Cottingham, « Are you experienced ? Le féminisme,
l'art et le corps politique », in *L'Art au corps. Le corps exposé de
Man Ray à nos jours*, Musées de Marseille/Réunion des musées
nationaux, 1996, p. 325-342

Laura Cottingham, *How many « bad » feminists does it take
to change a lightbulb*, New York, Sixty percent solution, 1994

Feminists against censorship, *Tales from the clit.*
A female experience of pornography, Edinburgh, AK press, 1996

Suzi Gablik, « A conversation with the Guerilla girls »,
in *Art in America*, n° 1, janvier 1994

Johanna Hofleirner, Split reality. Entretien avec Valie Export,
in *Bloc Notes*, n°12, « Guérillas », avril-mai 1996

Michael Huxley et Ramsey Burt, « La nouvelle danse : comment ne



Dorothee Selz,
Mimétisme relatif, 1973-1997

pas jouer le jeu de l'establishment », in Michèle Febvre (sous la direction de), *La Danse au défi*, Montréal, Parachute, 1987

Leslie C. Jones, « Transgressive femininity : art and gender in the sixties and seventies », in *Abject art, repulsion and desire in american art*, New York, Whitney museum of american art, 1993

Bénédicte Lavoisier, *Mon corps, ton corps, leur corps. Le corps de la femme dans la publicité*, Paris, Seghers, 1978

Armelle Leturq, *Modèles corrigés*, Collège Marcel Duchamp, 1996

Laura Mulvey, « Plaisir visuel et cinéma narratif », in Noël Burch, *Revoir Hollywood*, Paris, Nathan, 1994

Linda Nochlin, *Femmes, art et pouvoir*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1993

Hilary Robinson, *Visibly female : feminism and art today*, New York, Universe, 1988

Re-Search, n° 13, « Angry Women », 1991.

Entretiens avec Valie Export, Carolee Schneeman, Linda Montano, Karen Finley, Suzy Kerr et Dianne Malley, Susie Bright, Annie Sprinkle, etc.

« Entretien avec Violetta Ljagatchev », in *Purple Prose*, n° 12, printemps 1997

Frazer Ward (sous la direction de), *Dirt and domesticity. Constructions of the feminine*, New York, Whitney museum of american art, 1992

Benjamin Weil, « Charles Ray, Kiki Smith, Sue Williams », *Flash Art*, volume XXV, n° 167, novembre-décembre 1992